

BERNARD ANDRÈS, *Histoires littéraires des Canadiens au XVIIIe siècle*, Québec, PUL, 2012, 330 pages

Laurent Turcot

Volume 7, numéro 2, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turcot, L. (2013). Compte rendu de [BERNARD ANDRÈS, *Histoires littéraires des Canadiens au XVIIIe siècle*, Québec, PUL, 2012, 330 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(2), 24–24.

suite de la page 23



dans lequel Beaulieu s'approprie, à travers son personnage d'Abel Beauchemin, la vie de l'écrivain Herman Melville (associé à la fondation de la littérature étatsunienne), pour, en l'imitant, se substituer à lui, et ainsi marquer du sceau de la fondation la littérature québécoise. Une telle modalité de refonte et de mimétisme ne ferait que confirmer l'état de précarité dans lequel se trouve le Québec, oscillant entre le «relais américain» et le «relais français»; le Melville de Beaulieu ne serait qu'une «simple manifestation d'une catastrophe se déroulant sur fond de vide, et ne débouchant sur rien d'autre que de la béance.»

S'intégrer ou s'assimiler?

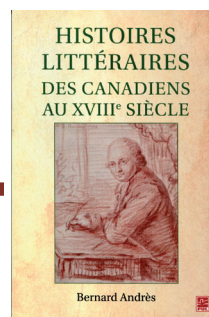
Morency consacre quelques pages au roman de la route, genre inévitable et emblématique de l'Amérique. Mais il n'est pas de ceux qui croient que nous n'avons affaire là qu'à une simple copie de ce qui s'est fait, par exemple chez Kérouac. Il y voit plutôt l'expression d'une appropriation réussie. Il affirme que la «floraison des romans de la route au Québec ne fait pas que traduire un état de colonisation culturelle ou littéraire, comme pourrait le suggérer la logique traditionnelle de l'américanisation. Au contraire, une telle effervescence me semble exprimer un syncrétisme culturel très intéressant, qui se manifeste à différents niveaux, notamment dans la rencontre de plusieurs médias ou langages» (p. 66).

Néanmoins, Morency ne peut que constater des lacunes, ou un certain «retardement», en constatant le poids de la culture américaine sur un Québec qui ne parvient pas à s'affirmer clairement. La

question de l'américanité lui apparaît être ici un long processus, alors qu'aux États-Unis les modalités de décrochage d'avec l'Europe étaient déjà en cours depuis déjà les décennies 1820-1860. Ici, semble se manifester chez l'élite une sorte de résistance, bien différente de l'état de réceptivité dans lequel se trouve la culture populaire. D'autre part, s'il perçoit des similitudes entre les vieux mythes entretenus d'un grand texte national canadien et du Grand roman américain (chapitre 8), il ne peut passer sous silence, dans le chapitre 9, le constat suivant que «la littérature québécoise se situerait, à cet égard, quelque part entre l'impossibilité du décrochage européen et la non-pertinence de ce même décrochage.»

Conclusion

Cet essai rappelle le caractère inachevé de l'institution littéraire québécoise par rapport à son affirmation américaine. Son constat est que subsiste encore la lancinante oscillation entre les deux relais culturels, le français et l'américain. Là où Morency contribue le plus au débat, c'est en opérant des croisements originaux entre des auteurs que l'on serait peu porté à comparer, d'aborder la question de l'hybridité des genres et celle du rapport à la langue. Un autre mérite de l'essai est sa réflexion sur la littérature comme pratique de diffusion des œuvres, de réceptions et de critiques, autant de variables dans cette complexe équation à l'Amérique. ❖



BERNARD ANDRÈS HISTOIRES LITTÉRAIRES DES CANADIENS AU XVIIIÈME SIÈCLE Québec, PUL, 2012, 330 pages

Depuis bientôt vingt ans, Bernard Andrès travaille patiemment à la réhabilitation des lettres canadiennes du XVIII^e siècle. Son dernier grand massif, publié en 2010 sous le titre *La conquête des lettres au Québec (1759-1799)*, donnait au lecteur la substantifique moelle de ses sources en livrant, dans un ouvrage de près de 700 pages, de rares documents (certains manuscrits, d'autres, imprimés) passés sous le nez des historiens et des littéraires depuis trop longtemps. Dans les premières pages de son nouveau livre, Andrès s'interroge sur les raisons de cet oubli ou plutôt de l'intérêt mitigé du milieu scientifique. Et pourtant, les entreprises de mise au jour des lettres québécoises sont bien ancrées depuis plusieurs années, que l'on pense seulement au remarquable travail effectué par les Maurice Lemire, Jacques Michon ou Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde. Reste que les qualificatifs utilisés pour décrire les lettres du XVIII^e siècle tombent souvent dans le misérabilisme ou la préhistoire: «auteurs microscopiques», «quelques curiosités maintenant vieillottes et surannées», «pâles auteurs du XVIII^e siècle», etc. Les mots sont durs et dénotent le regard (trop) rapide qu'on a posé sur ces textes. La tâche à laquelle s'attèle Bernard Andrès dans son *Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècle* est de les redécouvrir. Après un travail de moine qui l'a amené à débutsquer, commenter, critiquer et contextualiser nombre de textes, il est maintenant temps à ses yeux de faire la synthèse de cette époque.

La synthèse proposée n'a pourtant pas cette dimension didactique visant à enchaîner les auteurs et les textes comme autant de pièces d'un casse-tête qui, une fois, assemblées, donnent enfin une image globale. Le propos d'Andrès est tout autre, «on y observera la façon dont les Canadiens passent du statut de personnages à celui d'acteurs littéraires» (p. 9). L'arsenal théorique est alors longuement décrit, notamment dans la première partie «Archéologie du littéraire». De Le Goff, en passant par Ricoeur pour en arriver à Foucault, Andrès insiste lourdement sur la notion qui fait qu'un texte passe du statut de document à celui de monument. La formule foucauldienne n'est pas ici une vue de l'esprit, mais une structure forte qui oriente l'analyse au point où le lecteur se demande parfois si la dose de Foucault aurait pu être moins forte.

Andrès insiste également sur la périodisation singulière qu'il entend adopter, celle du XVIII^e siècle. L'auteur parle même de «l'invention du XVIII^e siècle». Pour celui qui comprend les lettres dans l'émergence puis la domination de la République des Lettres au sens des Lumières, cet élément va de soi, mais pour les historiens et littéraires québécois,

l'idée peut choquer. Car Andrès n'entend pas réduire au dénominateur commun les traits littéraires du régime français et britannique, mais plutôt les étudier ensemble en reconnaissant la coupure fondamentale qu'est le changement de métropole, mais qui n'est pas, au final, un facteur de cassure épistémologique. En d'autres mots, il est grand temps de prendre ce XVIII^e siècle à bras le corps et de ne plus considérer la Nouvelle-France comme une et entière, mais de l'étudier selon une logique d'Ancien Régime propre aux sociétés européennes et par ricochet, coloniales. Si l'historien Guy Frégault a été l'un des premiers à considérer le XVIII^e siècle comme un tout bien qu'il n'ait proposé qu'un chapelet de petites études (notamment dans *Le XVIII^e siècle canadien. Études*, 1968), jamais on ne s'est attelé à la tâche d'«inventer le XVIII^e siècle» pour reprendre l'expression de Bernard Andrès. Pourtant, ce siècle est là, il a sa cohérence, celle qui lui est donnée par les facteurs politiques, sociaux et culturels que l'on peut résumer aux Lumières mais qui recourent un ensemble beaucoup plus grand. Bernard Andrès permet aujourd'hui, selon nous, non pas d'inventer le XVIII^e siècle, mais de l'étudier tout simplement.

Les deuxième et troisième parties du livre permettent alors de voir se constituer des personnages littéraires qui sont loin d'être des «auteurs microscopiques». Élisabeth Bégon, avec son français désinvolte, dont la langue accroche sur les mots, les accords et l'orthographe, tranche un Luc Saint-Luc de La Corne qui produit un récit enlevé. Puis arrivent les rumeurs, notamment à propos de l'invasion américaine, et émerge une certaine forme d'esprit public, les unes comme l'autre repris par la *Gazette littéraire de Montréal* de Fleury Mesplet et son fidèle collaborateur Valentin Jautard. Les lettres irriguent maintenant les consciences et chargent les plumes de ceux qui veulent voir se transformer le régime. Avec son fameux *Appel à la justice de l'État* (que l'on gagnerait à étudier davantage dans les cours d'histoire), Pierre Du Calvet incarne parfaitement la manière dont l'écriture politique met en action les volontés de réforme des Canadiens.

Bernard Andrès livre ici une étude érudite, savamment présentée, intelligemment expliquée. L'ouvrage aurait cependant gagné à intégrer les récents développements de l'histoire culturelle, notamment les propositions d'un Pascal Ory ou de Jean-François Sirinelli, mais aussi les apports de l'histoire croisée développée entre autres par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann.

Laurent Turcot